

Angst und Panik bei Luftangriffen

Autor(en): **Herzig, Ernst**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Protar**

Band (Jahr): **9 (1943)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-362930>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'intervention. Le chef d'intervention garde le contact avec les postes de combat des officiers commandant un secteur et fait la coordination des différents secteurs en vue de l'action d'ensemble. Dans un cas pareil il sera indiqué que le remplaçant du commandant de compagnie prenne le commandement. Le commandant peut même lui-même aller sur place et laisser le poste de commandement à son remplaçant.

Dans une zone aussi étendue, il y aura donc le poste de combat du chef d'intervention et les postes de combat des chefs de secteur. Dans ce cas, il y aura aussi plusieurs nids de blessés. Le nombre de nids de blessés est d'ailleurs chaque fois dépendant du nombre de blessés, du terrain et du personnel dont nous disposons.

Si l'issue de l'intervention a été heureuse, la troupe ne s'attarde pas inutilement sur les lieux. Sa mission remplie, le chef d'intervention ordonne la retraite. C'est alors que tous les groupes doivent ramasser soigneusement tout leur équipement; même le matériel détérioré doit être ramené pour le réparer ensuite. Le chef d'intervention s'assure que tout ait été exécuté selon les ordres avant d'aller s'annoncer rentrant au poste de commandement de la compagnie.

7. — La collaboration des services.

Nous avons vu que le chef d'intervention coordonne les efforts des différents groupes en action. Quoique la situation détermine leur emploi, il y a quelques principes généraux à observer.

Chaque service ayant reçu une instruction spécialisée, on cherche à en tirer le maximum en les faisant travailler dans leur domaine. Toutefois, si la situation l'exige, il faut que le chef d'intervention passe outre et qu'il ordonne, par exemple, que des hommes du «Tec» viennent renforcer un groupe F.

L'outillage de chaque service est adapté au travail qu'il doit accomplir. Par conséquent, la suite dans laquelle interviennent les différents groupes est déterminée par les circonstances. Le groupe «San» ne cherche pas des blessés qui se trouvent inaccessibles derrière un rideau de feu. Dans ce cas, le groupe F se fraye un chemin et ramène les blessés pour les remettre entre les mains du groupe «San», à un endroit où celui-ci peut travailler. Le groupe «San» ne peut pas s'ouvrir le passage à travers les débris d'une maison écroulée pour chercher les blessés. Le groupe «Tec» devra lui ouvrir le passage.

Les exemples pourraient être multipliés. Cela nous mènerait trop loin. Retenons simplement que, pour un cas donné, le chef d'intervention combine les groupes de façon à réunir l'outillage nécessaire pour arriver à ses fins. L'engagement des différents groupes se fait en les échelonnant selon leur préparation spéciale. Ceux qui doivent ouvrir le chemin en avant, les autres derrière.

Les liaisons sont toujours maintenues par des agents pris dans la troupe en action. Le service de renseignements et de liaisons de la compagnie a des tâches dont il ne faut pas le distraire. Il est à la disposition directe du commandant. Si le personnel de ce service est suffisamment nombreux, le commandant pourra naturellement attribuer quelqu'un du service AOL. Ce cas se présentera probablement très rarement et, en tout cas, seul le commandant peut ordonner cette mise à disposition.

Pour les groupes «San» en particulier, il faut bien retenir qu'ils ne se tiennent pas seulement en dehors de la limite de la zone de dégâts, mais qu'ils y pénètrent pour chercher les blessés aussi loin que leur équipement le permet. Quand il s'agit d'une zone yperitée, le problème est particulier. Dans ce cas, il faut éventuellement y pénétrer sans l'aide du groupe «Chi». Mais toutes les dispositions seront prises pour protéger les soldats de l'effet des toxiques de guerre. Il faut plus particulièrement penser à établir une ou plusieurs stations de désinfection à la limite de la zone de dégâts.

8. — Considérations finales.

Nous avons cherché à montrer comment la compagnie travaille au combat, tout en signalant aussi certaines conditions qui doivent auparavant être réalisées. Nous devons avant tout éduquer et instruire les cadres et la troupe toujours à nouveau et tenir compte des expériences de guerre. Là, où celles-ci ne nous fournissent pas d'indications, il faut agir selon la logique.

Il faut plus particulièrement dans l'instruction des chefs tactiques, sortir d'une routine mécanisée. Nous voyons un danger dans le fait d'appuyer surtout sur des questions de pure forme extérieure. Les quelques schémas que nous avons indiqués concernent le langage tactique et servent d'aide-mémoire. Sans contenu, ces formes restent des lettres mortes. Elles doivent être vivifiées par l'essence spirituelle qui leur est donnée par celui qui les manie.

Angst und Panik bei Luftangriffen Von Wm. Ernst Herzig, Olten

Wo Gott Pan sein furchterregendes Regiment ausübt, haben Wille und Logik ihren Sinn verloren und Angst und Schrecken sind an deren Stelle getreten. Wohl das schlimmste Uebel, das eine Armee oder auch eine Gruppe der zivilen Be-

völkerung treffen kann, ist die Panik, denn sie ist unberechenbar in ihrem Auftreten und furchtbar in ihrer Auswirkung. Gewissermassen «kühl bis ans Herz hinan» lesen wir in unseren Zeitungen die täglichen Nachrichten über Städtebombardierun-

gen durch die gegnerischen Luftwaffen. Uns kann soweit nichts mehr erschüttern. Ziffern mögen uns kaum mehr zu beeindrucken, handeln sie nun von der Zahl der angreifenden oder abgeschossenen Maschinen, von der Gewichtzahl der abgeworfenen Explosive oder der Zahl der Opfer. Das kriegerische Geschehen, das sich nun mit aller Wucht auch gegen die zivile Bevölkerung und deren Heimstätten wendet, hat uns stumpf und in einem gewissen Sinne leider auch interesselos gemacht. Als während des spanischen Bürgerkrieges Madrid erstmals bombardiert wurde, ging ein Aufschrei der Empörung durch die gesamte zivilisierte Welt. Eine Flut von Protesten hagelte auf den Angreifer nieder, doch liess sich dieser dadurch in seinen militärischen Dispositionen nicht stören. Tag für Tag und Nacht für Nacht fielen Bomben auf die schöne Stadt herunter, und mit der steigenden Opferzahl, mit der wachsenden Zerstörung materieller Güter erlahmten auch die Proteste. Man erlebte Ähnliches im italienisch-äthiopischen Kriege; man erlebte es wieder bei den Luftangriffen auf Barcelona, und als die spanisch-republikanischen Städte Tag für Tag unter den Angriffen der Luftwaffe zu leiden hatten, als Guernica und Granollers in den Gewissen der verantwortlichen Staatsmänner eigentlich brennen mussten wie offene Wunden, da erlahmte paradoxerweise die Widerstandsbewegung der zivilisierten Welt fast völlig. Man hatte sich nun einmal daran gewöhnt und vielleicht auch damit abgefunden, dass das gleiche Schicksal über kurz oder lang einen selbst treffen könnte. Als dann Warschau, Rotterdam, Belgrad zerstört wurden, als man London, Essen, Duisburg, Köln, Coventry, Paris, Mailand, Turin, Antwerpen zu bombardieren anfangt, da hat man das, was man noch vor Jahren nicht für möglich hielt, kühl und sachlich registriert oder überhaupt nicht mehr beachtet. Diese etwas ausführliche Einleitung war notwendig, um unsere gegenwärtige seelische Haltung zu charakterisieren. Denn so wie wir heute denken und empfinden, so dachten und empfanden Millionen Menschen auch — bevor das Ungewitter eines Luftangriffes über sie kam.

Man erzieht den Soldaten zum Kriege, indem man ihm das Bild des Krieges möglichst wirklickeitsnah vor Augen führt. Der Zivilbevölkerung und dem passiven Luftschutz ist diese Möglichkeit der Erziehung weitgehend verschlossen. Die Erfahrung lehrt aber, dass gerade jene Menschen von Angst und Panik ergriffen werden, die sich bislang um die Möglichkeit eines Luftangriffes recht wenig kümmern. Dort, wo überraschend Naturkatastrophen auftreten, wirkt sich die Panik am allerschlimmsten aus. Menschen indessen, die in erdbebenreichen Gebieten wohnen, haben die Möglichkeit einer Katastrophe ständig in Rechnung zu stellen und verhalten sich in der Folge bedeutend vernünftiger. Wohl kaum jemand wird aber bestreiten wollen, dass unsere Zivilbevölkerung in ihrer Mehrzahl sich kaum ernsthaft mit der Möglichkeit von Bombardierungen aus der Luft aus-

einandersetzt. Man fühlt sich im allgemeinen gesichert, und nicht wenige sind der Meinung, dass unser Land bereits ennet dem Berg sei. Die Schlussfolgerungen, die sich daraus ziehen lassen, haben wir bereits erwähnt.

Wir sind fest davon überzeugt, dass auch die Luftschutztruppe in allen ihren Dienstzweigen sich mit dem Problem der Angst und der Panik bei Luftangriffen auseinandersetzen muss. Der Ernstfall wird sehr deutlich demonstrieren, dass eine in sinnlosen Schrecken versetzte Zivilbevölkerung für jegliches Ordnungselement zu einer furchtbaren Gefahr wird und deshalb oft den Einsatz von Luftschutztruppen überhaupt in Frage stellen kann. In erster Linie wird man natürlich verlangen und voraussetzen müssen, dass die Luftschutztruppe (dies gilt auch für die Truppen der Industrie-Luftschutz-Organisationen und der Betriebswehr) ihrerseits gegen jegliche Panikanfälligkeit gefeit und immun ist. Wir sind nun durchaus der Ueberzeugung, dass auch der Luftschutzsoldat, sei er nun Offizier, Unteroffizier oder Mann, genau gleich wie der Angehörige einer kombattanten Truppe, mit der «Feuertaufe» zugleich eine seelische Krise, eine moralische Zerreißprobe durchmacht, die für spätere Bewährung oder Nichtbewährung von grosser Bedeutung sein wird. Für den Angehörigen des Luftschutzes muss das erste Kriegserlebnis vielleicht noch viel gewaltiger, viel drückender sein als für den Kampfsoldaten, da er leider seiner langdauernden straffen soldatischen und disziplinierten Ausbildung entbehrt. Ihm fehlen vielfach jene Voraussetzungen, die das Durchstehen durch diese seelischen Krisen erleichtern und beschleunigen sollen. Und da die Gefahr der sinnlosen Angst und der Panik gerade in dieser Krise am höchsten ist, müssen Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten des Luftschutzes vielleicht ein viel grösseres Mass an seelischer Energie, an klarem Willen und nüchternem Denken mitbringen und in Reserve haben, als man gemeinhin anzunehmen bereit ist. Der Infanterist hat doch die Möglichkeit, den Feind zu sehen, ihn mit seiner Waffe zu liquidieren, oder im Angriff den Feind zu vernichten. Das Wissen um die Wirkung seiner Waffen hebt seine Moral und stützt seine Kampfkraft. Sein seelischer Widerstand und seine moralischen Reserven werden dadurch erheblich gestärkt. Wie ganz anders aber sind die Verhältnisse bei der eingesetzten Luftschutz-, ILO- oder BW-Truppe. Mit wenigen Ausnahmen haben diese Leute nicht jenes Mass an soldatischer Seelenstärke, wie wir es eben beschrieben haben. Sie kennen wohl ihre Aufgaben und verfügen über das notwendige handwerkliche Können. Doch gilt es, sich zu überlegen, dass sowohl das eine wie das andere nichts weiter als die Folge der Denkarbeit eines normal empfindenden Menschen ist, eines Menschen, dessen seelischer Gesundheitsschutz selbst in den grauenvollsten Situationen intakt bleibt. Der Luftschutzsoldat wird hineingestellt in den Feuerhagel der Explosionen, in das

Krachen der Bomben und das Bersten der Häuser. Er hat seine Pflicht zu erfüllen in einer Luft voll Staub, Rauch, Feuer und ätzender Gase; wohl meistens des Nachts, bei denkbar ungünstigster Voraussetzung. Er hört das Pfeifen und Heulen der Projektile, und seine Moral wird allein schon durch diese Eindrücke auf das allerschwerste belastet. Dabei haben wir aber noch gar nicht berücksichtigt, dass der Luftschutzsoldat seinen Gegner gar nicht sieht. Dass er sich gegen ihn aktiv nicht wehren kann. Dass seine Aufgabe indessen rein passiv, rein defensiv ist. Wir haben ferner nicht in Rechnung gestellt, dass der Luftschutzsoldat vielleicht Zeuge erschütterndster menschlicher Szenen sein muss, dass er mitten in eine von panischer Angst erfüllte Zivilbevölkerung gerät und trotzdem seinen Befehl ausführen muss. Wer sich dies alles vor Augen hält, dem wird sehr bald offenbar, dass der Luftschutzsoldat in allen Chargen jedenfalls ein gewaltiges Mass von Energie und Seelenstärke aufwenden muss, um den sogenannten «inneren Schweinehund» zu überwinden. Gemessen an den Voraussetzungen, ist die Aufgabe der Luftschutztruppe mindestens so schwer und opfervoll wie die einer kombattanten Einheit. Wir stellen dies lediglich deshalb fest, weil wir da und dort noch gegenüber dem Luftschutz eine Einstellung bemerken können, die durch gar nichts mehr gerechtfertigt ist und die jedenfalls sehr rasch der Korrektur bedarf.

Die Ueberwindung von Panikerscheinungen bei der Truppe ist nicht nur ein Problem der Haltung und des Könnens, sondern nicht zuletzt Aufgabe der Führer, und zwar der Offiziere wie auch der Unteroffiziere. An den Vorgesetzten liegt es, in ihrer Gruppe, in ihrem Zug und in ihrer Kompanie jenen soldatischen Korpsgeist zu schaffen, der sich im Ernstfalle als moralische Grundlage von granitener Stärke erweisen wird. Und Aufgabe der militärischen Chefs ist es weiter, sowohl im Friedens- wie im Kriegsdienste durch das persönliche Beispiel stärkend und anfeuernd zu wirken und so der Truppe über die schlimmsten Situationen hinwegzuhelfen. Nicht halsbrecherischer Wagemut wird vonnöten sein, sondern jene tapfere Kühnheit und kühl überlegte Befehlsgebung, die auch den Schwächsten im Glied mitzureissen vermag. Auch der Luftschuttoffizier und der Luftschutzunteroffizier haben in ihrem Dienst reichlich Gelegenheit, ihr Führerbewusstsein auf die Probe zu stellen und ihre Führertugenden hell leuchten zu lassen. Bevor wir die Wirkung und Bekämpfung der Panik bei der bombardierten Zivilbevölkerung untersuchen, halten wir nochmals jene Voraussetzungen fest, die auch die Truppe vor diesem schlimmsten aller Fälle zu bewahren vermögen:

- a) soldatische Haltung;
- b) wirklichkeitsnahe Ausbildung und solides handwerkliches Können;

- c) wirkliche Kameradschaft und flotter Korpsgeist innerhalb der kleinsten Einheit;
- d) tiefes Vertrauen in die Führer;
- e) Autorität der Vorgesetzten auf der Basis wirklicher, beispielgebender Ueberlegenheit — auch in seelischer Beziehung.

Wo alle diese Voraussetzungen wirklich vorhanden sind, wird Gott Pan sein Regiment schwerlich aufrichten können.

In viel stärkerem Masse als eine disziplinierte Truppe ist aber die undisziplinierte Zivilbevölkerung panikgefährdet. Wir können uns vorstellen, dass die ersten Angriffe auf menschliche Besiedlungen für die Betroffenen in seelischer Hinsicht furchtbare Folgen haben. Die Panikgefahr reduziert sich aber mit dem wachsenden Gewohnheitsempfinden. Es wird sich in unseren Verhältnissen darum handeln müssen, die Gefahr einer Panik bereits in den ersten Phasen eines Krieges und der damit einsetzenden Luftangriffe auf unsere Städte und Dörfer zu bannen. Das beste Mittel gegen Angst und Panik ist das Wissen um einen guten und sicheren Unterstand, wobei die Relativität der Sicherheit von untergeordneter Bedeutung sein wird. Man darf auch heute nicht erlahmen, der Zivilbevölkerung immer und immer wieder nahezu legen, sich in den eigenen Kellerräumlichkeiten Unterstände einzurichten. Der Unterstand ist ein guter Schild nicht nur gegen die Wirkung eines Angriffes, sondern auch gegen die Gefahr der Panik. Daneben hat aber die Aufklärung der Zivilbevölkerung mit dem Mittel des Bildes, des gesprochenen Wortes und des Buchstabens weiterzugehen. Bester Anschauungsunterricht waren jedenfalls die Bombardemente, die einzelne unserer Städte und Dörfer bereits über sich ergehen lassen mussten. Die Schweizer Frau, der Schweizer Zivillist und das Schweizer Kind haben im Falle eines Krieges alle jenen furchtbaren Situationen mitzumachen, die weder den Deutschen noch den Briten, den Russen und allen andern Völkern erspart blieben. Es gibt gegen Panik im Ernstfall kein besseres Mittel, als bereits im Frieden alle Möglichkeiten zu berücksichtigen und alles zu tun, was die Feindeinwirkung reduzieren kann.

In diesem Zusammenhange soll doch noch kurz auf die schwere und verantwortungsvolle Aufgabe der Hausfeuerwehren hingewiesen werden. Diese Leute — Frauen und Männer — verfügen kaum über mehr Ausbildung und seelische Reserven als ihre Mithausbewohner. Trotzdem müssen sie sich jenen im Ernstfall hoch überlegen zeigen, müssen die Ruhe bewahren und notwendigenfalls mit jener Rücksichtslosigkeit durchgreifen können, die ihre schwere und umfassende Aufgabe fordert. Aus Berichten über die Abwehr von Luftangriffen in englischen und deutschen Städten weiss man um die bedeutsame Wichtigkeit des Hausfeuerwehreinsetzes, und immer wieder kommt in diesen Schilderungen deutlich zum Ausdruck, dass die Hausfeuerwehren nicht nur angerichtete Schäden zu

beheben und zu bekämpfen haben, sondern sehr oft mit aller Energie auch gegen Panikerscheinungen der ihnen anvertrauten Hausbewohner einschreiten müssen.

Damit glauben wir zur Genüge auf ein Problem hingewiesen zu haben, das sich jedenfalls erst im Ernstfall in seiner ganzen und furchtbaren Grösse offenbaren wird, dessen man sich aber schon in Friedenszeiten immer und immer wieder erinnern

muss. Doppelt schwer wird das Leiden, wenn sich zum Elend des Krieges noch die unvernünftige, schreckenerregende Panik gesellt. Sorgen wir dafür, dass Gott Pan niemals in unseren Städten und Dörfern Einzug halten kann — auch dann nicht, wenn das Mass des Erträglichen längst überschritten ist. Ein kühles Herz und eine starke Seele haben sich noch zu allen Zeiten als unüberwindbar und unbesiegbar erwiesen.

Nos ailes de demain! Par le cap. Ernest Naef

Dans certains milieux de notre pays, on tend à saisir actuellement l'importance capitale qui pourrait revenir à la navigation aérienne suisse. Il est sans doute un lieu commun de dire que l'après-guerre verra un développement extraordinaire de l'aviation. Mais hélas! ce lieu commun n'est pas toujours compris à sa juste valeur dans notre pays. Si nos milieux aéronautiques suisses ont travaillé de manière heureuse et judicieuse, jusqu'en août 1939, au développement et au maintien de notre réseau aérien national et international, notre opinion publique n'a pas toujours saisi le rôle économique des ailes, leur valeur commerciale.

Qu'en sera-t-il demain?

C'est en songeant à cet aspect du problème, que M. le conseiller fédéral Celio, notre «ministre des transports», donnant son opinion personnelle en la matière au cours de la Conférence aéronautique nationale de juin 1942, à Berne, souligna combien la navigation aérienne inter-continentale s'imposerait après-guerre. Il affirma que la Suisse devrait mettre à la disposition des gros avions — appareils de 80 à 100 t. —, des installations leur permettant de faire escale chez nous. Si nous n'avons aucun aéroport apte à recevoir ces appareils ultra-modernes, tant de nuit que de jour, nous devons forcément renoncer à être intégrés dans le réseau aérien inter-continentale.

Par ailleurs, la question de nos propres avions commerciaux se posera aussi de façon impérieuse. Dans l'Europe en guerre, on ne sait peut-être pas assez la place acquise par notre fanion aérien commercial. En 1940, la *Swissair* assura en dépit des événements trois services internationaux: Locarno—Barcelone, Locarno—Rome et Zurich—Munich. 1613 passagers furent alors transportés, sans omettre des dizaines de tonnes de marchandises, de bagages, de fret postal. En 1941, les résultats furent encore supérieurs. La *Swissair* assura successivement les trafics Locarno—Rome (15 jours), Zurich—Munich puis Zurich—Stuttgart—Berlin. 3922 passagers furent transportés, et plus de 146'000 kg. de marchandises et de poste. En 1942, la ligne Zurich—Stuttgart—Berlin a subsisté. Elle fonctionne actuellement jusqu'à Stuttgart.

C'est dire que notre pays a pu être ainsi relié à tout le réseau aérien international de guerre.

Les ailes légères.

Mais en marge des services aériens, il ne faut pas omettre tout un aspect, et non des moindres, de la conquête de l'air moderne. Celui que représente d'une part la pratique du vol sans moteur, l'essor de l'aviation de tourisme, d'autre part la construction aéronautique en général. Grâce à l'Aéro Club de Suisse, nous disposons de multiples groupements de vol à voile, qui forment et entraînent de jeunes pilotes, de très nombreuses écoles d'aviation sportive — dont l'activité reprendra au lendemain de la guerre —, et l'aviation dite privé et de tourisme est fort développée également. Dans le seul cadre touristique, cet essor des ailes légères suisses représente un potentiel précieux.

Nous disposons enfin, en Suisse, d'un grand nombre de fabriques d'aviation, sans compter les spécialistes de la construction des planeurs, des avions sans moteur, machines qui ont même pu être exportées au cours de la guerre, en France. Dans le cadre de notre expansion commerciale, l'aviation peut ainsi prendre place également dans les rangs de nos industries d'exportation dont la renommée s'est étendue hors de nos frontières. Il ne tient qu'à nous, après-guerre, d'assurer une valeur particulière à notre construction aéronautique suisse, sur le plan touristique, sportif et commercial, et de faire connaître en terre étrangère l'excellence de notre matériel. Ce que nous avons réalisé dans les domaines du textile suisse, de l'horlogerie, des appareils de précisions, etc., peut aussi l'être en navigation aérienne.

En bref, tout laisse entendre que l'aviation constituera demain, dans l'économie nationale, une importante branche industrielle à laquelle se rattachent de nombreuses activités. Il sied que l'on sache le développement acquis par la branche aéronautique, alors que partout ailleurs, hors de nos frontières, cette industrie nouvelle a pris rang au nombre des principales.

Pour que notre opinion publique puisse se pénétrer de cette vérité, il faut évidemment qu'une vaste action de propagande et d'orientation soit